

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Amans sans le savoir \(Les\)](#)[Item](#)*Amants sans le savoir (Les), comédie, en trois actes, et en prose, représentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 6 juillet 1771, au théâtre du Palais des Tuilleries*

Amants sans le sçavoir (Les), comédie, en trois actes, et en prose, représentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 6 juillet 1771, au théâtre du Palais des Tuilleries

Auteur : Saint-Chamond, Claire-Marie Mazarelli de La Vieuville de (1731-1804)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

89 Fichier(s)

Les mots clés

[Comédie en 3 actes et en prose](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-580

Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb12001405h>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Eléments codicologiques88 p. ; in-8

Date

- 1771-07-06 (date de la 1ère représentation par la Comédie Française)
- 1771 (date de la 1ère édition)

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis, chez Monory

Relations entre les documents

Collection Amans sans le savoir (Les)

[Amans sans le savoir \(Les\), comédie en trois actes et en prose](#) a pour édition approuvée cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales
Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Éditeur de la fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s)

- Barthélémy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Saint-Chamond, Claire-Marie Mazarelli de La Vieuville de (1731-1804), *Amants sans le savoir (Les)* comédie, en trois actes, et en prose, représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 6 juillet 1771, au théâtre du Palais des Tuilleries, 1771 (date de la 1ère édition) ; 1771-07-06 (date de la 1ère représentation par la Comédie Française)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/126>

Notice créée le 05/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

LES AMANTS
SANS LE SCAVOIR,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES ET EN PROSÉ,
*REPRÉSENTÉE pour la première fois
par les Comédiens Ordinaires du Roi,
le 6 Juillet 1771, au Théâtre du Pa-
lais des Tuilleries.*

Prix, 1 liv. 10 sols.



PARIS,

Chez MONORY, Libraire de S. A. S. Monseigneur le
Prince de CONDE, Cul-de-Sac des Quatre-vents,
Faubourg Saint Germain.

Yth
580

M. D C C. L X X I.

Avec Approbation & Permission.

Yth
580

oublié

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

NOMS DES ACTEURS,

Le Comte d'AURAI.	<i>M. Bizard.</i>
La Comtesse d'AURAI,	<i>Mlle. Dumetjail.</i>
Le Marquis de SAINVILLE, leur Fils,	<i>M. Molé.</i>
HENRIETTE, leur Nièce,	<i>Mlle. d'Oigny.</i>
La Présidente de CANDEUSE.	<i>Mad. Drouin.</i>
Le Chevalier de CANDEUSE, son Fils,	<i>M. Montvel.</i>
GERMONT Valet-de-Chambre de Sainville,	<i>M. Fenilly.</i>
LISE, Femme-de-Chambre d'Henriette,	<i>Mad. Fannier.</i>

- Le Théâtre représente un Sallion, dont la porte doit être à glaces, pour laisser voir un Jardin.

La Scène est dans la Maison du Comte d'Aurai.



LES AMANTS
SANS LE SCAVOIR,
—————
ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GERMONT, LISE.

Germont sur le devant du Théâtre, assis & lisant.

LISE.

COMMENT se trouve Monsieur Germont,
dans ce fauteuil ?

GERMONT.

Fort bien.

LISE.

Vous n'avez donc rien à faire ?

GERMONT.

Rien du tout.

LISE.

Rien absolument ?

Aij

G E R M O N T.

Non, mon Maître est sorti ; Madame la Comtesse sa mere est allée par le jardin chez Madame la Présidente de Candeuse ; les gens de M. le Comte sont en commission ; je m'ennuyois : je suis entré dans ce salon : j'y ai trouvé ce livre ; & j'en étois précisément sur un endroit qui traite de l'éducation. (*d'un air grave*) Matiere importante, dont on ne s'occupe gueres ici. Je n'ai point encore vu de jeunes personnes élevées comme le sont le Marquis de Sainville & Mademoiselle Henriette.

L I S E.

Qu'y trouvez-vous donc tant à redire ?

G E R M O N T.

J'y trouve.... ce que tout le monde voit.... Madame la Comtesse trop sérieuse pour une femme, accoutume sa niéce, qu'elle aime cependant, à vivre presque seule. Mademoiselle Henriette dédaigne les talens ; elle écrit sans cesse.... Lit toujours.... Parle peu.... Rêve souvent, & n'a d'autres plaisirs que la compagnie de sa tante ; je ne fçais ce qu'elles peuvent se dire ; mais je gagerois qu'elles s'ennuyent à périr.

L I S E.

Je suis bien sûre du contraire, & je ne vois jamais Mademoiselle Henriette plus contente,

que lorsqu'elle est avec Madame la Comtesse.

GERMONT.

Vous le croyez.... Au reste ce n'est pas là ce qui m'intéresse le plus; c'est le Marquis. Je pourrois me plaindre de n'avoir pas été chargé de l'élever; cette fonction est ordinairement la récompense d'un ancien domestique, & je me flatte que je l'aurois remplie avec distinction.

LISE riant.

Vous?

GERMONT.

Oui, moi, moi. Qu'y a-t-il donc de si risible dans ce que je dis?

LISE.

Ah! pardon, Monsieur;.... Je ne connoissois pas tous vos talens; mais soit dit entre nous, sans vous déplaire, Monsieur le Comte est bien en état de....

GERMONT.

Monsieur le Comte, d'un caractère vif, mais bon, gai, plein d'honneur, permet tout à son fils. Loin de le retenir sur beaucoup de choses que l'on apprend toujours trop tôt, il semble l'inviter à les chercher. Il lui donne plus d'argent qu'il n'en demande. Chevaux; carrosses, bijoux, habits plus qu'il n'en peut user. Avant peu

de tems mon Maître ne se souciera plus de rien. Je doute qu'on le cite jamais pour modele aux jeunes gens de son âge.

L I S E.

Mademoiselle Henriette ne pense pas comme vous, & je l'entens souvent faire les plus grands éloges du Marquis lorsque Madame la Comtesse s'en plaint.

G E R M O N T.

A la bonne heure, il n'en est pas moins vrai que le Comte & la Comtesse n'entendent rien à l'éducation ; & je crains fort qu'ils ne fassent de leur fils & de leur nièce, deux personnages singuliers. On mariera difficilement Mademoiselle Henriette.

L I S E.

Mais on n'en a pas le projet : elle n'est point riche, dit-on.

G E R M O N T.

Je fçais cela mieux que personne. J'accompagnois Madame la Comtesse lorsqu'elle alla chercher Mademoiselle Henriette dans une petite terre, où elle étoit restée sans parens & sans secours. Votre Maîtresse est fille d'une sœur de Madame. Cette sœur, c'étoit encore de ces femmes d'esprit qui font des fottises : elle avoit épousé un homme de qualité fort pauvre ; ils font morts tous deux, & Madame s'est chargée de

leur fille , qu'elle ne pourra donner qu'à quelques jeunes gens de Finance qui seront tout glorieux de tenir à des personnes de qualité.

L I S E.

Ce n'est pas l'intention de Madame , encore moins celle de Mademoiselle.

G E R M O N T.

Elle épousera donc quelqu'honnête campagnard , & vivra dans le fond d'une province ; ce qui est à peu près aussi triste que de rester fille.

S C E N E I I.

LA COMTESSE D'AURAI,
GERMONT , LISE.

LA COMTESSE , à *Germon*.

Mon fils est-il rentré ?

G E R M O N T.

Je l'ignore , Madame ; & je vais le scavoir.

Il sort.

LA COMTESSE à *Lise*.

Henriette est chez elle , sans doute ?

L I S E.

Oui , Madame.

LA COMTESSE.

Dites-lui de descendre. Mais la voici.

SCENE III.

HENRIETTE, LA COMTESSE
D'AURAJ.HENRIETTE *baisant la main de la Comtesse.*

J'avois besoin de vous voir, Madame, je m'ennuyois; je le sens bien, la solitude n'est que l'absence des personnes qu'on aime.

LA COMTESSE.

J'avois une affaire bien intéressante, ma chere Henriette, puisqu'elle vous regarde. Votre sort va changer... Que cette nouvelle ne vous allarme point; je n'aurois accepté qu'avec une extrême répugnance tout parti qui vous auroit éloigné de moi; mes vœux sont remplis; nous ne feront jamais séparées. Je vous ai dit souvent qu'avec le peu de fortune qui vous restoit, vous ne pouviez être heureuse que par votre façon de penser. Elle répond parfaitement à mes desirs. Vous ne tenez à rien de ce qui peut occuper nos jeunes personnes; vous n'avez point la frivolité de leurs goûts, la vanité de leur cœur, l'inégalité de leur caractère; vous ferez la gloire & le bonheur de votre époux. Celui que je vous destine est digne de l'être, puisqu'il a su vous choisir; il est d'une naissance distinguée dans la

robe.. (Henriette fait un mouvement de chagrin.) Il n'en a pas suivi l'état; il est Colonel; sa figure est très-bien, sa fortune considérable.

Je puis vous avouer à présent que la richesse est un bonheur; non qu'elle soit la source de celui que l'on peut trouver en soi; mais parce qu'elle donne les moyens d'affoiblir les maux que l'on peut rencontrer dans le monde.

Vous connaissez le Chevalier de Candeur?

HENRIETTE. *un peu interdite.*

Oui, Madame....

LA COMTESSE.

C'est lui qui vous demande, & c'est à lui que vous êtes promise. Sa mère est presque aussi enchantée que moi-même de ce mariage; je viens de tout régler avec elle; voilà ce qui m'avoit éloigné de vous. Ce jardin sera la seule distance qui nous séparera; je verrai toujours mon amie; & son bonheur fera le charme de mes jours.

HENRIETTE.

Quand je vous dois mon existence & les qualités qui me la font chérir, croyez-vous pouvoir augmenter, par des biens dont vous m'avez appris à me passer, la reconnaissance que le sentiment a gravée dans mon ame? Si le bonheur est en moi, pourquoi l'espérerois-je d'un autre? Si je ne suis ni vaine, ni frivole,

ni capricieuse, une grande fortune m'est absolument inutile. Ah ! Madame, avez-vous pu vous résoudre à m'arracher du sein d'une famille que j'adore, pour me porter chez des inconnus qui . . . Pardonnez ma franchise. . . . Mais il me semble que mon oncle ne se soucie pas beaucoup de la Présidente & de son fils.

LA COMTESSE, *sans avoir l'air trop persuadée de ce qu'elle dit.*

Monsieur le Comte d'Aurai est quelquefois injuste; il s'est prévenu contre la Présidente . . . parce qu'elle parle beaucoup, dit-il, & contre le Chevalier, parce qu'il parle peu. Madame de Candeuse raconte quelquefois des histoires; il la croit indiscrete. Son fils est sérieux, il le croit vain. Mon mari voudroit qu'une femme ne dît jamais rien d'ane autre, & que tous les jeunes gens fussent aussi vifs que Sainville: si tout le monde se ressembloit, on seroit peut-être fort malheureux ou très-ennuyé au moins; c'est à la variété des caractères que l'on doit tous les plaisirs. La Présidente est une femme d'esprit; Candeuse est aimable; & j'espére que vous l'aimerez.

H E N R I E T T E.

Quelque mérite qu'il puisse avoir, je vous assure qu'il ne vous remplacera jamais dans mon cœur.

LA COMTESSE.

L'amour que vous aurez certainement pour Candensé n'éteindra pas votre amitié pour moi; j'aime à le croire; ces sentimens ne peuvent se détruire dans une âme comme la vôtre; mais ne pensez pas que je conserverai la première place: tout ce qui vous paroît intéressant aujourd'hui; cessera bientôt de l'être.

HENRIETTE.

Non, je n'aimerai jamais.

LA COMTESSE.

Vous ne pouvez le scavoir; instruite, éclairée, sensible; vous avez fait, d'après vous-même & vos lectures, quelques résultats sur votre façon d'être & de penser; vous pouvez répondre de la générosité de votre ame, de la bonté de votre cœur, de votre sensibilité pour tout ce qui mérite votre estime, votre amitié, votre reconnoissance; tous ces sentimens sont développés en vous; sont connus: mais cette tendresse réciproque de deux cœurs unis par des liens sacrés.... Henriette, vous ne pouvez pas même l'imaginer.

HENRIETTE.

Persuadée que je n'aurois jamais d'époux, & n'en désirant point, je n'ai pas cherché à connoître si mon cœur éroit fait pour l'amour. Mais pourquoi ne me suis-je point apperçue dans le

monde, de ce bonheur qui naît de l'union des époux? Ici seulement, je suis forcée d'y croire; partout je vois des indifférens, ou des malheureux; comment ne craindrois-je pas d'en augmenter le nombre; & comment risquez-vous de répondre de mon cœur & de celui du Chevalier?

LA COMTESSE.

C'est que je suis persuadée qu'il est impossible qu'une jeune personne honnête, qui passe du sein de sa famille auprès d'un époux aimable, & surtout estimé, puisse résister aux sentiments que ce nouvel état inspire, si son mari cherche à lui plaire. Un homme qui sait qu'il ne suffit pas d'être maître; qu'il doit faire chérir ses loix, & que si la vertu dicte nos devoirs, c'est l'amour qui nous les rend précieux, doit obtenir le cœur de sa femme. Ces unions malheureuses qui vous effrayent, ne sont que le triste fruit de la coupable indifférence des époux. Qu'ils aiment, ils seront aimés; & Candeuse vous adore.

HENRIETTE.

Puisse son mérite & vos leçons opérer dans mon cœur le changement que vous attendez & que je désire, parce que vous le souhaitez!

Elle lui baise la main.

SCENE IV.

LE MARQUIS DE SAINVILLE,
LA COMTESSE DAURAI,
HENRIETTE.

SAINVILLE *entre en courant & baise la main de la Comtesse, qu'Henriette tient encore.*

ET moi aussi..... Attendez, je les baiserai toutes deux.

LA COMTESSE.

Vous êtes habillé de bonne heure aujourd'hui!

SAINVILLE.

Mon Père m'a dit qu'il avoit affaire de moi. J'avois aussi quelques projets..... Je comptois aller voir mon aimable cousine, que vous aviez abandonnée. Quoiqu'un peu sérieuse, j'aime à me trouver avec elle. Des différens genres de raison dont on s'ajuste dans le monde, le sien est le seul qui ne m'ennuie point. Croyez-vous qu'il soit difficile de se plaire avec elle?

LA COMTESSE.

Non, assurément, & je voudrois qu'elle pensât aussi favorablement pour vous; mais je doute que votre conversation l'amuse, mon fils; vous êtes encore bien frivole.

HENRIETTE.

Vous ne lui rendez pas justice, Madame, & je lui crois plus de raison que vous ne lui en accordez. Ses discours me le prouvent; ses actions peuvent-être n'y répondent pas; mais la force des exemples l'entraîne; car je n'imaginerai jamais qu'il ait le talent de persuader ce qu'il ne pense pas.

SAINVILLE.

à Henriette.

à la Comtesse.

Je suis incapable de fausseté..... Ma cousine se connaît en raison; faites-moi la grâce de l'en croire sur mon compte: j'approuve tout ce qu'elle dira.

LA COMTESSE.

Henriette se moque de vous; elle vante vos discours, & blâme votre conduite; il n'y a pas de quoi vous applaudir; mais nous ne pouvons vous juger ni l'une ni l'autre; il faudroit avoir votre confiance; vous ne la donnez qu'à votre Père.

SAINVILLE.

Mon Père rit de beaucoup de choses qui..... vous fâcheroient, Madame. Toute réflexion faite, il s'amuse à mes dépens; il aime à m'entendre plaindre des hommes; il est enchanté quand les femmes me trompent, fort aisé quand je m'ennuie. Je viens de lui compter un souper d'hier;

plus je l'assurois qu'il m'avoit excédé , plus il m'a soutenu que je devois l'avoir trouvé charmant.

LA COMTESSE.

Où soupâtes-vous donc?

SAINVILLE.

Chez la Marquise d'Orneuil. On m'avoit prié d'arriver de bonne heure; c'étoit une véritable embuscade. J'ai trouvé quatre ou cinq femmes , sept ou huit hommes qui faisoient un concert perfide.

La Maîtresse de la maison jouoit de la harpe : la petite Baronne sa sœur nous a chanté des airs italiens , avec toutes les prétentions possibles à la voix légère. Elle ne se doutoit pas des paroles ; elle a la fureur des langues étrangères , & feroit mieux d'apprendre le François. La Comtesse d'Herbier , malgré ses quarante ans , a voulu chanter son morceau : comme elle a beaucoup de dignité , c'étoit avec une lenteur..... désolante ; lenteur qu'elle donne pour de la décence , comme la Baronne prend son étourderie pour de l'enjouement. Nancay jouoit du basson & faisoit un bruit épouvantable. Dorsin étoit modestement à l'orchestre. Mais le beau Tessan nous a donné un air de violon seul. Le Comte de Fargy fuoit à grosses gouttes , pour mettre de l'âme dans sa flûte ; ses grosses joues , ses gros yeux . ses gros

doitgs juroient avec sa musique ; car il a la folie du tendre.

Toutes ces personnes étoient mêlées avec des Chanteuses & des Violons à gages ; tout a parlé , fait société , soupé enfin , & cela s'appelle une soirée charmante..... Que les talens sont ennuyeux quand ils sont médiocres & déplacés !

LA COMTESSE souriant.

Vous êtes difficile en fêtes ; mais je vous en prépare une qui vous plaira sûrement. Je vais marier Henriette.

SAINVILLE.

Bon ? J'en suis charmé Je vous en fais mon compliment ; (*à la Comtesse*) A qui ?

LA COMTESSE.

A. Candenau.

SAINVILLE, *froidement.*

Il est fait pour être heureux, il est riche.

(*A Henriette* ;) Qu'en pensez-vous ?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle en doit penser. Son esprit s'étonne de ce changement d'état ; mais il peut lui devenir agréable.

SAINVILLE, *froidement.*

Oui, si le hasard veut qu'elle soit heureuse.

IA

LA COMTESSE.

Elle est faite pour l'être.

SAINVILLE, vivement.

Ce n'est pas un titre certain. Candeuse est sérieux, froid, plein de vanité.....

LA COMTESSE.

C'est votre ami, Sainville, & je ne vous ai jamais vu chercher à diminuer l'estime qu'on a pour lui.....

SAINVILLE.

Mais il y a beaucoup de gens estimés dans le monde, dont je ne voudrois pas pour mari, si j'étois femme.

LA COMTESSE.

Parce qu'il est sérieux; ce mot, grâce à votre Père, est devenu terrible ici; faut-il, que tout le monde vous ressemble? Candeuse est froid, parce qu'il ne se livre pas au premier venu, & vain parce que tous les hommes de sa connaissance ne sont pas ses amis; vous jugez légèrement,....
(bas). Vous feriez mieux de vous taire.

SAINVILLE.

Vous ne m'empêcherez pas de m'intéresser à ma Cousine. Son bonheur.....

LA COMTESSE.

Croyez-vous qu'il me soit indifférent?

B

SAINVILLE, (*à Henriette*)

On se trompe quelquefois..... Nous allons donc vous perdre ? Au moins exciterons-nous vos regrets ?

HENRIETTE.

J'espère ne pas être dans le cas d'éprouver des sentiments si douloureux.

LA COMTESSE.

La Présidente loge les nouveaux époux. Ainsi nous ne serons pas éloignés.

SAINVILLE.

J'aurai donc sans cesse le bonheur du Chevalier sous les yeux !

LA COMTESSE, (*étonnée*).

Mais, mon fils, je ne vous conçois pas..... Le bonheur de votre Ami, de votre Parente vous fera désagréable ?

SAINVILLE, (*embarrassé*).

Non, Madame, je voulois dire seulement que..... je serai seul ici, je ne verrai que des époux heureux..... & je ne tiendrai à rien.

LA COMTESSE.

Mais vous fuyez le mariage, vous ne voulez point de chaînes, d'embarras. A quoi bon prendre une femme, dites-vous tous les jours !

SAINVILLE.

Oui, dans la crainte d'en trouver une comme il y en a tant..... que je ne puisse aimer. Un bien dont je me prive, parce qu'il peut être un mal, fera mon supplice, quand j'en verrai jouir un autre.

LA COMTESSE.

Eh ! bien, on vous mariera.

SAINVILLE.

A qui ? Il n'y a pas une de celles que vous pouvez m'offrir, dont je voulusse.

LA COMTESSE.

Voilà les discours du Comte d'Auray ; je ne pense ni comme lui, ni comme vous ; & je crois qu'il en est encore plusieurs dignes d'être recherchées.

SAINVILLE, (vivement).

Nommez-en une.

LA COMTESSE.

Vingt, sans y rêver long-tems.....

(*Elle cherche*). Lucinde.

SAINVILLE.

Elle est dédaigneuse & fière. Je serois bientôt brouillé avec tout le monde.

LA COMTESSE.

Laure.

Bij

SAINVILLE.

Elle est bête & peu jolie.

LA COMTESSE.

Elle est tiche..... Zélide est belle, pleine d'esprit.

SAINVILLE.

Oui ; sa mère étoit comme elle, & je craindrois qu'elle ne lui ressemblât en tout. On m'a dit..... & vous savez.....

LA COMTESSE.

Adelaïde.

SAINVILLE.

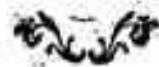
Elle sera dévote ; toutes ses parentes le sont.

LA COMTESSE, (*hésitant*).

..... Hortense.

SAINVILLE.

Une Financière ; vous plaisantez. Mon Père n'aime pas l'opulence. Consultez-le ; j'y consens si c'est son avis.



SCENE V.

LE COMTE D'AURAI,
LA COMTESSE, HENRIETTE,
SAINVILLE.

LE COMTE.

MON avis.... Comme vous voudrez. Mais
de quoi s'agit-il ?

LA COMTESSE.

Sainville veut une femme, parce que l'on
donne un Epoux à sa Cousine ; je lui nommois
toutes les jeunes personnes qui pourroient lui
convenir ; mais trop bien instruit par vous, il
leur trouve mille défauts.

LE COMTE.

riant,

C'est assez bien voir, s'il étoit vrai,
cependant qu'il voulût se marier ; je lui demanderois
la permission, & à vous aussi, de lui donner
quelques conseils.

Toutes vos jeunes Filles sont bien dangereuses ; on ne peut connoître leur caractère. Avant
l'hymen, c'est la douceur même, sous le voile
de la décence. Sont-elles mariées, la liberté,
le monde, le dès-œuvre, l'occasion, les
entraînent, & rien ne les arrête plus.

B iiij

Sainville, si tu veux me croire, épouse une veuve : on fait du moins à quoi s'en tenir, sur ses défauts, comme sur ses vertus. Des femmes faites à des étourdis, Des hommes sages à de jeunes personnes. Pour qu'un mariage soit heureux, il faut que l'un des époux soit capable de conduire l'autre, sinon ils s'égarent tous les deux.

SAINVILLE.

Mon Père s'amuse. Se faire le gouverneur de sa femme, le beau moyen de plaire !

LE COMTE.

Nous aurons assez de tems pour penser à toi. Henriette m'occupe, (*à la Comtesse*) Tout est-il arrangé ?

LA COMTESSE.

Oui, j'attends la Présidente.

LE COMTE.

Je sortirai donc avant qu'elle arrive, afin qu'elle puisse dire tout ce qui est inutile. Cette partie de son discours est toujours la plus longue.

LA COMTESSE.

C'est votre fantaisie de le croire. En vérité, c'est une des meilleures femmes que je connaisse..... Le meilleur cœur..... com-
plaisante.... attentive...

LE COMTE.

Oui. Mais elle aime à parler ; & moi je n'aime point à l'entendre. Vous dites que c'est une bonne femme ; ses propos ont fait du tort à bien des gens. Vous lui croyez un bon cœur , elle cherche toujours à scavoit du mal de quelqu'un ; & parce qu'elle ne scrait que faire , vous la supposez complaisante. Pour attentive , c'est curieuse qu'il falloit dire. Son fils est plus aimable ; un peu pédant , pour un militaire.

SAINVILLE.

Et plein de prétentions à ce titre.

LA COMTESSE.

Au Comte.

Mais Monsieur, Mais mon Fils....

LE COMTE.

Mais , mais. Henriette n'est pas un enfant : elle fait bien que dans ce monde frivole , tout homme circonspect est accusé de pédantisme. Elle ne doit pas être inquiète de son sort ; Candeuse est un honnête garçon , & amoureux de plus. Du caractère dont elle est , je la plaindrois fort d'être unie à quelque étourdi , comme. comme mon Fils , par exemple , qui n'aime rien.

SAINVILLE.

En quoi donc suis-je si fort étourdi ? Faut-il

B iv

pour avoir la réputation d'homme sensé être comme le Chevalier de Canduse, ne pas remuer de sa place, parler avec cette lenteur, qui annonce bien moins le talent que la prétention de bien dire. Je ne scias, mais je pense qu'une femme feroit aussi heureuse avec moi qu'avec tout autre ; si je suis capable de recevoir des leçons, je suis digne d'en donner.

LE COMTE.

Mais, tu conviendras que ta tournure légère n'excite pas la confiance.

SAINVILLE.

Vous disiez à l'instant qu'il falloit des femmes sages aux étourdis.

LE COMTE.

Oui, pour qu'elles les conduisent ; mais non pas pour qu'elles soient heureuses. Il y a telle femme sensible, qu'une mauvaise tête feroit mourir de chagrin.

SCENE VI.

LES ACTEURS, PRÉCÉDENS,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Le March and d'étoffes est dans votre appartement, Madame.

LA COMTESSE.

Allons Henriette, il faut nous amuser à les choisir.

(*Elles sortent.*)

SCENE VII.

LE COMTE D'AURAI, SAINVILLE.

LE COMTE

T U rève, je crois ? Est-ce que tu n'as point d'argent ? En voilà. Ou tes amours vont-ils mal ?

SAINVILLE.

La fortune, les amours, tout m'ennuye.

LE COMTE.

Que t'est-il donc arrivé ?

SAINVILLE.

C'est que... je suis amoureux, je crois...

LE COMTE, riant.

Sérieusement ?

SAINVILLE.

Ne riez pas mon père, ce que je dis est très-vrai.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi m'as-tu caché cet amour ?

SAINVILLE.

Je ne savoys pas en avoir.

LE COMTE.

Tu ne veux pas que je rie..... Et dis moi,
est-ce depuis long-tems ?

SAINVILLE.

Mais, oui..... ou je suis bien trompé.

LE COMTE.

Et tu n'en savois rien. Comment as-tu fait
cette belle découverte, depuis quand ?

SAINVILLE.

D'aujourd'hui.

LE COMTE.

Oh, me voilà rassuré. Puisque c'est l'ouvrage
d'un jour, ce n'est qu'une fantaisie ; il faut
t'arranger.

SAINVILLE.

Si vous voulez.....

LE COMTE.

Moi..... je veux bien être ton confident ;
mais je ne peux pas être ton interprète ; & puis
j'aurois bien de la peine à me ressouvenir de
toutes les phrases nécessaires en pareilles occa-
sions ; j'ai passé l'âge aimable, où l'on dérai-
sonne avec grace.

SAINVILLE.

Mais, mon Père, je ne vous dis pas de faire
l'amour pour moi.

LE COMTE.

Que dis-tu donc ?

SAINVILLE.

Que vous pouvez beaucoup.

LE COMTE.

Est-ce une femme dont le mari soit jaloux Tu serois trop heureux Est-ce une veuve que des parens intéressés éloignent d'un second hymen ? Alors je peux parler.

SAINVILLE, (*avec impatience.*)

Elle n'est ni femme, ni veuve.

LE COMTE, *surpris.*

Elle est fille ?

SAINVILLE, (*avec chagrin.*)

Et sans fortune.

LE COMTE, *sérieusement.*

Mon Fils, ne cherchez point à plaire à quelqu'un, que vous ne pouvez épouser ; c'est un crime d'y réussir. Le talent de séduire est brillant dans le monde, quand il ne fert que le plaisir ; mais il est déshonorant s'il trahit l'innocence.

SAINVILLE.

Eh ! pourquoi ne puis-je épouser une personne que j'aime.

LE COMTE.

Tu dis qu'elle n'est pas riche ; tu ne l'es pas assez, pour prendre une femme sans bien. Ta

fortune sera considérable un jour, mais nous sommes faits, ma femme & moi, pour vivre long-tems ; il n'y a pas même, avec nous, la ressource de nous voir mourir d'ennui, comme tant d'autres. En attendant, il te faut une femme qui ait au moins vingt-cinq mille livres de rente.

SAINVILLE.

(*à part en soupirant.*)

En faut-il tant, pour être heureux!

Mais, la guerre donne des occasions de se faire connaître avantageusement, & les grâces de la Cour pourroient suppléer.

LE COMTE.

Les grâces de la Cour! Voudrois-tu faire comme tant de gens qui l'étourdisseut de leurs besoins, fondés sur leurs services passés, présens & avenir. On compteroit leurs jours moins par leurs exploits que par leurs demandes. Il faut être assez bon Citoyen pour faire la guerre à ses dépens, & toujours assez fier pour ne point être payé. Je ne dis pas qu'après avoir rendu ce que l'on doit à la Patrie, on n'accepte une récompense : mais il faut, quand on l'a méritée, savoir & pouvoir encore l'attendre.

SAINVILLE.

On peut l'attendre long-tems.

LE COMTE.

Envierois-tu des récompenses, comme quelques gens, qu'il est inutile de nommer, en obtiennent : Non ; car tu ne voudrois pas leur ressembler.

SAINVILLE.

Ils jouissent cependant de tous les honneurs qui attestent le mérite.

Mais croyez-vous qu'il n'y ait pas des dots aussi mal acquises que des récompenses ?

LE COMTE.

Nous parlerons de cela une autrefois. Je crains la Présidente, & je fuis.

SAINVILLE.

Mon Père, un moment..... Il ne m'écoute pas..... Mais, qu'aurai-je pu lui dire..... Il est donc vrai qu'on va marier Henriette....

(il rêve.)

SCENE VIII.

LA PRÉSIDENTE DE CANDEUSE,

SAINVILLE.

LA PRÉSIDENTE *entrant par le jardin.*

ON m'attend, sans doute, avec impatience.
Quoi ! vous êtes seul Monsieur ?

SAINVILLE.

Ah ! Pardon, Madame, je ne vous voyois pas.

LA PRÉSIDENTE.

Où donc est la Comtesse ?

SAINVILLE.

Je l'ignore.....

LA PRÉSIDENTE.

Elle n'est pas loin, sans doute ; depuis deux
jours nous sommes fort occupées.

SAINVILLE.

(*à part.*)

De quoi donc... Je ne le fais que trop....

LA PRÉSIDENTE.

Le Mariage d'Henriette & de mon Fils....

SAINVILLE, (*avec humeur.*)

Eh ! bien ?

LA PRÉSIDENTE.

Je voulois qu'il fût secret jusqu'au dernier
moment ; mais je crois que tout le monde le
fait.

SAINVILLE.

Ce n'est pas votre faute ; car vous êtes si
discrete !

LA PRÉSIDENTE.

Oui. Mais, je crois que l'on cherche à me
deviner. A propos, savez-vous que la vieille
Seri épouse le jeune Torzai ; c'est un mariage

fort ridicule ; elle ne savoit que faire de son argent ! . . . Ce qui m'étonne , c'est le Comte de Dorval , si dédaigneux , si fier , si vain de sa Noblesse , il épouse la fille de Moreuil ; un Financier , sans mœurs , sans conduite , pour qui tout moyen de s'enrichir est convenable. J'oubliois encore. . . . Ah ! Madame de Geinezel , veuve d'un très - grand Seigneur , se marie à. . . . Son nom m'est échappé. Cet Officier de Troupes légères , qu'on ne connoît pas , que le jeu seul soutient à Paris ; & qui n'aime point cette femme ; malgré ce qu'on en pensoit , même du tems de son mari. Convenez que si toutes ces Personnes sont malheureuses , elles le méritent bien : mon Fils est plus sage ; Henriette n'a pas de fortune ; mais c'est une fille de qualité , aimable , spirituelle. Candens ne tardera pas à venir ; car tous les instans passés loin d'Henriette , lui paroissent des siècles.

SA INVILLE.

Cette phrase , commune à tous les Amans , est bien forte pour un amour d'un jour.

LA PRÉSIDENTE.

Le Chevalier aime votre Cousine depuis long-tems , il ne vous en a donc point parlé ?

SAINVILLE.

Not. Il a mal fait ; j'aurois pu le servir peut-être.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne fais pas en quoi, puisque le Comte & la Comtesse n'ont pas hésité à m'accorder Henriette.

SAINVILLE.

Oui ; mais ni l'un ni l'autre ne savent ce que ma Cousine pense, &

LA PRÉSIDENTE.

Que voulez-vous dire ? Henriette refuseroit-elle mon Fils ?

SAINVILLE.

Elle n'osera jamais. . . . Cependant je crois son cœur. . . .

LA PRÉSIDENTE.

Je vous entends. . . . Elle aime quelqu'un. J'en parlerai à la Comtesse. . . .

SAINVILLE.

A ma Mère !

LA PRÉSIDENTE.

Ne craignez rien ; tout s'arrangera. Vous ne serez point compromis ; c'est un de mes grands talens de traiter les affaires délicates.

SCENE

SCENE IX.

LA COMTESSE D'AURAI,
LA PRÉSIDENTE, SAINVILLE.

LA COMTESSE.

MILLE-pardons, si j'ai tardé à vous joindre.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai seul tout le tort ; je devois vous aller chercher, Monsieur m'a retenue.

SAINVILLE.

Moi ?

LA PRÉSIDENTE.

Pendant ceci, la Comtesse fait signe de sortir à Sainville, qui reste avec l'air assez inquiet.

Je serai fort aise d'être seule avec vous, ma chère Comtesse. Lorsqu'il s'agit du bonheur des personnes qu'on aime, il ne faut rien négliger, tout est précieux.

Elle s'approche.)

LA COMTESSE.

Sainville voudra bien nous laisser.

Sainville sort.

C

SCENE X.
LA PRÉSIDENTE DE CANDEUSE,
LA COMTESSE D'AURAL.

LA PRÉSIDENTE.

MON fils aime votre nièce ; je la demande pour lui, vous me l'accordez, mais sans avoir consulté la personne que ce mariage intéresserait le plus, Henriette enfin ; je crains que cette alliance ne soit pas de son goût.

LA COMTESSE.

Henriette m'a paru surprise ; mais elle n'a témoigné aucune répugnance.

LA PRÉSIDENTE.

Est-ce assez ? On voit tant de femmes malheureuses, qu'il faut bien prendre garde avant de les engager ; il en est dont tous les torts ne sont venus que de la violence qu'on leur ait faite ; on croit ne rien devoir à celui qu'on n'a pas choisi ; Madame de Bellesac en est un exemple fâcheux ; elle a fait la honte & le supplice de son époux ; une autre plus vertueuse se ferait contentée de le haïr.

LA COMTESSE.

A quoi tendent ces réflexions ?

LA PRÉSIDENTE.

Vous croirez que l'envie de parler me possède ;

Mais seroit-il étonnant qu'une fille aimable, spirituelle, eût inspiré & senti de l'amour; Henriette lit beaucoup, après avoir pensé quelques tems d'après les autres, son imagination a pu s'animer; elle manquoit d'objets, mais l'esprit en indique & le cœur les réalise.

LA COMTESSE.

Des suppositions ne sont pas des preuves. Henriette ne m'auroit point fait mystère de ses sentimens; d'ailleurs je m'en serois apperçue.

LA PRÉSIDENTE.

Non. Vous êtes de ces caractères confiants qui n'apperçoivent que ce qu'on leur montre. A votre place je scautois tout ce que ma nièce a dans l'ame; je me connois en amour; je distinguerois une femme qui aime, dans vingt autres.

LA COMTESSE.

Sa confiance auroit supplié à mon peu de lumière.... On vous en a donc parlé?.. Nommez-vous la personne?

LA PRÉSIDENTE.

Non. Je soupçonne que c'est quelque Gentilhomme des environs de vos terres, qu'elle aura vu chez vous. Au reste, ces petites fantaïsies passent bien vite. J'étois fort tendre étant jeune; mon cœur cherchoit sans cesse un objet digne de lui; tout ce que je voyois me paroisoit l'époux

Cij

que le Ciel m'avoit destiné, & si l'on eût écouté mes goûts, je serois unie à tel homme que je trouve aujourd'hui bien maussade & bien vieux. Ce que j'ai senti, Henriette peut l'éprouver.

LA COMTESSE.

Qui peut vous avoir donné cette idée ?

LA PRÉSIDENTE.

Une personne qui sûrement est à même d'être instruite... Mais je crains que quelqu'un ne vienne. Sortons, je vous dirai tout.





A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

HENRIETTE, *entrant par le jardin & rêvant.*

L I S E *la regardant venir.*

L I S E.

A v o u e z , Mademoiselle , qu'un mariage est une grande occupation .

H E N R I E T T E .

Je t'affirme que je ne pense à rien ; & que j'ignorois même où j'étois .

L I S E .

Oh ! cela n'est pas possible ; vous avez trop d'esprit pour ne penser à rien , pour ne pas savoir ce que vous faites . . . Je vous apprendrai , si vous me le permettez . . .

H E N R I E T T E .

Quoi ?

L I S E .

Que le mariage en question ne vous plaît point Et que vous avez l'air bien triste .

H E N R I E T T E .

On a toujours cet air quand on ne pense pas .

L I S E .

Vous êtes triste , Mademoiselle ; je le vois

C iiij

malgré vous : ainsi vous avez du chagrin. Le Marquis de Sainville vous a deviné.

HENRIETTE *vivement.*

Il me deviné, dis-tu ? Comment ? . . .

LISE.

Il dit que vous ne consentez à vous marier que par raison, & que si l'on vous laissoit maîtresse de votre sort, vous en disposeriez autrement.

HENRIETTE.

Je ne scias pas ce qui peut lui avoir donné cette idée ; mais je le détrumperai sûrement.

SCENE II.

SAINVILLE, HENRIETTE,
LISE.

SAINVILLE.

Quoi ! ma belle Cousine, vous n'êtes point avec ma mere ?

HENRIETTE.

J'espérois la suivre ; mais la Présidente qui vouloit aller chez son Notaire avec elle, m'a fait entendre qu'elle desiroit être seule.

SAINVILLE.

J'étois chez Madame d'Herbault ; j'ai vu le carrosse de Madame de Candeuse. Cette Prési-

dente est bien maussade , & je vous plains si vous êtes obligée de passer vos jours avec elle.

HENRIETTE.

Il y a grande apparence que cela m'arrivera.

SAINVILLE.

Aimeriez-vous Candeuse?

HENRIETTE.

Non.... Mais.... Je l'aimerai sans doute ;
.... Il a beaucoup d'esprit , dit-on.

SAINVILLE.

Aujourd'hui tout le monde en a.

HENRIETTE.

On le considère.

SAINVILLE.

Sans l'estimer ; la considération s'accorde indistinctement aux richesses , aux places ; la personne est comptée pour rien. Candeuse jouit d'une grande fortune ; il parle sans cesse de lui , de ses principes ; il se croit un Colonel de la plus grande importance ; il est de ceux qui donnent leurs minutieuses idées pour de grandes vues , & leurs gestes pour des actions.

HENRIETTE.

Vous ne pouvez au moins lui refuser les qualités du cœur. Préférer à de très-grands mariages une fille sans bien , ce procédé n'est-il pas des plus nobles & des plus généreux ?

Civ

SAINVILLE.

Candeuse est vain; soyez sûre qu'il n'agit que pour se faire des admirateurs, & qu'il y a dans sa conduite plus d'adresse que de sentiment. Seroit-il possible qu'un homme de ce caractère fut assez heureux pour vous obtenir?

HENRIETTE.

Je n'en vois aucun moyen de m'y refuser.

SAINVILLE.

Mais vous êtes libre.... Vous pouvez vous soustraire au pouvoir injuste....

HENRIETTE.

Quoi? Je donnerois ce chagrin à ma Tante? Si vous eussiez été témoin du plaisir qu'elle refentoit en m'apprennant qu'elle me donnoit au Chevalier; combien elle s'applaudissoit de m'avoir procuré un état, vous sentiriez qu'il est impossible de refuser des bienfaits où l'on met tant de chaleur & tant de grace. De quel front oserois-je lui déclarer que j'ai des volontés contraires aux siennes, & par quel motif? Tout ce que vous venez de me dire, puis-je le répéter? D'ailleurs vous êtes suspect; vous haïssez le mariage....

SAINVILLE.

Je le vois Mademoiselle, vous aimez Candeuse.... Vous vous en défendriez envain.... Excusez mon zèle.... Je l'avoue, il m'empor-

toit trop loin.... Femme d'un homme qui prétend à tout, entourée de magnificence, vous ferez la personne du monde la plus heureuse. Qu'importe, en effet, le caractère d'un époux riche? On gémit dans son appartement; mais on brille dans le monde.

HENRIETTE.

Quand vous m'avez parlé sérieusement, je vous ai répondu: l'ironie s'en mêle, je n'ai plus rien à dire. Je ne m'attendais pas à ce trait de votre part, Sainville; il m'est bien sensible, & je ne l'oublierai jamais.

(*Elle veut sortir.*)

SAINVILLE.

Arrêtez, arrêtez, Henriette, si vous ne voulez pas me voir au désespoir.... Non, vous n'épouserez point Canduse.... Un autre doit avoir la préférence, si l'amour la mérite.

HENRIETTE.

Sainville, vous vous oubliez.... expliquez-vous.... un autre.... Je ne vous entendis pas.... Quel mouvement vous agite... Mais parlez donc...

SAINVILLE, *regardant Life.*

Je ne le puis.... Mais.... Ciel! c'est ma mère.

(*Life sort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE D'AURAI,
SAINVILLE, HENRIETTE.

LA COMTESSE (*à Sainville.*)

JE ne m'attendais pas à vous trouver avec Henriette... (*à Henriette*) vous a-t'il fait part des soupçons qu'il a communiqués à la Présidente ? Auriez-vous jamais craint qu'il pût être votre ennemi ?

SAINVILLE.

Moi, l'ennemi d'Henriette, Madame ? Et quel discours a pu tenir la Présidente !

LA COMTESSE.

Vous l'ignorez ; je vais l'apprendre à ma nièce. Votre cousin jaloux du sort qu'on vous prépare, vient d'insinuer à la mère de votre époux que votre cœur est engagé.

SAINVILLE.

Dire que l'on doit consulter son cœur, est-ce faire entendre qu'il est donné ?

HENRIETTE.

En effet, Madame, quelle apparence que Sainville... (*à Sainville,*) mais cependant vous me difiez qu'une autre....

SAINVILLE, *très-vivement.*

Ne répérez aucunes de mes paroles ; elles n'ont aucun rapport avec ce que ma mère veut dire. La Présidente me parloit de votre mariage, de l'amour prétendu de son fils ; elle s'applaudissoit de vous avoir obtenue : j'ai dit qu'il auroit été convenable de s'assurer de votre consentement ; c'est un avis tout simple. Vous méritez, je crois....

LA COMTESSE.

Il suffit, laissez-nous.

SAINVILLE.

Croyez, Madame, que tous mes vœux tendent au bonheur d'Henriette.

(Il sort.)

SCENE IV.

LA COMTESSE D'AURAI,
HENRIETTE.

LA COMTESSE.

UNE explication devant mon fils étoit inutile ; il a beau se défendre ; il a parlé. Henriette, si vous aimez, je vous excuse de me l'avoir caché ; mais ce n'est qu'en faveur de l'aveu que vous allez m'en faire.

HENRIETTE.

Moi, Madame ? Et qui pourrois-je aimer ? Aurois-je donné mon cœur à quelques-uns des objets qui n'ont, pour ainsi dire, que passé devant mes yeux ? Je serois bien prompte à m'enflammer. Je n'aime point, Madame, ou j'aime sans le scâvoir... Ce qui ne me paroît pas possible.

LA COMTESSE.

On se trompe à des sentimens encore inconnus ; on croit ne ressentir que de l'amitié ; la préférence que le cœur donne, semble n'être que le discernement de l'esprit ; on croit n'avoir que distingué, on aime ; l'occasion seule découvre jusqu'à quel point on est engagé en se croyant libre. Je veux que vous ayez été de bonne-foi jusqu'à présent ; l'idée d'être l'épouse de quelqu'un à qui vous ne pensez pas, a pu découvrir que vous étiez prévenue pour une autre. Je me rappelle très-bien, qu'en vous parlant du Chevalier, vous étiez triste & rêveuse.

HENRIETTE.

Je n'étois qu'étonnée, Madame. Si j'ai de l'éloignement pour le mariage, c'est de vous que je le tiens. Mais puisque vous me permettez de vous parler avec franchise... Je vous dirai que le Chevalier ne m'inspire aucun des sentimens qu'il est en droit d'attendre.

LA COMTESSE.

On n'a point de répugnance, Henriette, quand on n'a pas un goût déterminé; & si quelque chose pouvoit me faire croire que vous m'en imposez, ce feroit votre refus.

HENRIETTE.

Je ne vous refuse pas, Madame.

LA COMTESSE.

Pensez bien à ce que je vous dis : je ne disposerai point de vous, sans votre aveu ; mais j'ai des droits, je les reclame ; il me faut toute votre confiance ; & je reste votre amie. Si vous vous obstinez à garder votre secret, songez que vous me rendez à moi-même. Je vous laisse, ne me suivez point ; vous avez besoin d'être seule. *(Elle sort.)*

HENRIETTE, *(seule.)*

» On se trompe à des sentimens encore inconnus. On croit n'avoir que distingué ; on aime " Se pourroit-il ? Mais non.

SCENE V.

HENRIETTE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

J'ATTENDOIS avec impatience le moment de vous parler ; Henriette, ne croyez rien de ce

que l'on pourra vous dire, sachez.....

H E N R I E T T E.

Je ne veux rien savoir. Quelles idées avez-vous donc pu donner de moi ? Quelles idées en avez-vous donc vous-même ?

S A I N V I L L E.

Est-il possible que vous ayez quelques doutes sur mes sentimens ! Quand j'aurois cherché à vous débarrasser des Candeuses, ce n'auroit été que pour.....

H E N R I E T T E.

On ne vous accuse donc pas à tort..... Il est donc vrai..... Ce ne sont pas ces Candeuses qui m'inquiètent ; je les hais tous ; ils sont venus troubler le bonheur dont je jouissois ; mais je ne me consolerai jamais de l'indifférence de la Comtesse , & c'est à vous que je devrai tout mon malheur , à vous que j'aimois comme... mon frère.....

S A I N V I L L E.

Ne m'aimez pas comme cela , & ne craignez rien de la Comtesse , vous lui serez toujours chère ; mais ne vous défendez pas d'avoir un cœur capable d'aimer , vous feriez le malheur de.....

H E N R I E T T E.

Encore si vous me difiez les raisons qui vous font agir.....

SAINVILLE.

J'en ai de très-fortes..... Mais il faut que je voye mon Père... Soyez tranquille, je vous réponds de tout.

HENRIETTE.

Vous augmentez mon trouble, en croyant le dissiper. On vient..... Je vais rejoindre ma tante..... puisse-t-elle avoir en moi la confiance que je voudrois mériter !

SCENE VI.

LE CHEVALIER DÉ CANDEUSE,
SAINVILLE.

SAINVILLE.

EN vérité, Candeuse, Madame la Présidente est bien tracassière ; je vous avertis qu'Henriette est très-fâchée.

LE CHEVALIER.

La bonté de son cœur peut avoir entraîné ma mère dans une démarche imprudente, elle en est au désespoir ; on devroit bien se corriger d'écouter les propos ; agissons & laissons parler.

SAINVILLE.

Il ne faut pas cependant négliger les avis que l'on reçoit.

LE CHEVALIER.

Les avis ? Ce sont toujours des méchancetés,

par exemple, on vient de me dire qu'Henriette ne m'épouse que parce que je jouis d'une grande fortune ; vous sentez combien je suis loin d'une pareille idée ; aussi ne m'arrêtera-t-elle pas.

SAINVILLE.

Qui peut donc vous avoir tenu de pareils discours ?

LE CHEVALIER.

Des Femmes qui se mêlent de tout, & qui ne savent rien. Ce sont pourtant des personnes de votre connaissance, Madame de Flécourt.

La petite d'Herbaut. Vous riez, & vous avez raison ; cela ne vaut pas la peine d'y penser. Elles n'ont pas voulu me nommer ceux qui les avoient instruites, je ne les en ai point pressées. Je soupçonne.

SAINVILLE.

Qui ?

LE CHEVALIER.

Le Comte d'Aurai. Il aime à plaisanter.

SAINVILLE.

Mais, ce n'est pas une plaisanterie de dire qu'Henriette vous épouse par intérêt.

LE CHEVALIER.

Non. Ces Femmes auront ajouté cela d'elles-mêmes, sur quelques folies que votre Père aura contées, sans penser même à sa nièce ; il rit de toutes les histoires que l'on débite dans le monde ; je

je le vois, avec vous, s'occuper à donner des ridicules aux Femmes les plus à la mode, & celles de ce nombre, que vous avez paru préférer, ont toujours été les objets de ses tailleries ; je ne sais quel est son projet ; mais il détruit insensiblement les charmes que vous pourriez trouver dans la société.

SAINVILLE.

M'apprendre à la choisir, ce n'est pas m'en éloigner. C'est-à-dire que vous n'aprouvez pas sa conduite ?

LE CHEVALIER.

Je trouve qu'il vous met dans le cas d'avoir beaucoup d'ennemis. Les jeunes gens ont besoin d'être plus circonspects avec les Femmes de qualité-sur-tout, sans s'occuper, comme le Comte, de la différence que les moeurs mettent entr'elles.

SAINVILLE.

Il me semble que les vertus méritent des distinctions.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez. On ne les doit qu'au rang, à la faveur. Ce sont précisément celles dont on vous éloigne, qui feroient votre fortune. Si j'avois suivi votre exemple, je ne serois pas à la tête d'un Régiment. Mais aussi, je pense que le Ministre s'applaudit tous les jours de la préfé-

D

rence qu'il m'a donnée ; le Corps que je commande est un des mieux tenus que je connoisse, & si la Cour vouloit profiter de mes avis, nos Troupes seroient le plus magnifiquement vêtues & les plus agiles de l'Europe.

SAINVILLE.

Je ne connois de parure pour le soldat, que la bonté de ses armes ; quant à son activité, elle dépend de sa confiance dans son Général, de son zèle pour son Roi, & de sa bravoure dans le danger.

LE CHEVALIER.

Vous êtes plein des erreurs populaires. Tout dépend du talent de le discipliner. J'ai vu dans la dernière guerre.....

SAINVILLE.

Laissons cela ; parlons de la Présidente. Que pense-t-elle d'Henriette.

LE CHEVALIER.

Tout le bien possible. Elle craignoit seulement que votre cousine ne fût prévenue pour un autre ; je l'ai rassurée. Mademoiselle Henriette ne donnera jamais son cœur, sans l'avoir de sa faison. Puis je craindrois de ne pas lui plaire ? Avec des égards, des procédés.....

SAINVILLE.

On mérite l'estime..... mais.....

LE CHEVALIER.

Quoi?

SAINVILLE.

La tendresse.....

LE CHEVALIER.

Croyez-vous que je veuille être l'aimant de ma femme ? Et que j'exige toutes ces démonstrations de sentimens, que quelques-unes affectent, bien moins pour faire le bonheur de leur mari, que pour les mieux tromper. Je veux être aimé, sans doute, mais comme on aime dans le monde.

SAINVILLE.

Comme on aime dans le monde, vous n'êtes pas difficile !

SCENE VII.

LA COMTESSE D'AURAI,
HENRIETTE, SAINVILLE,
LE CHEVALIER DE CANDEUSE.

LA COMTESSE.

JE vous vois avec plaisir, Chevalier ; je serai la première à vous annoncer qu'Henriette consent à devenir votre femme. Son attachement à sa famille, la crainte de ne plus nous voir étoient les obstacles qui l'arrêtétoient, & que mes affu-

Dij

rances ont dissipées. Elle peut à présent vous dire elle-même ce qu'elle pense.

HERIETTE, (*froidement.*)

La générosité de vos sentimens mérite de ma part la plus vive reconnaissance. Oui, Monsieur, J'accepte votre main..... Que n'accepterois-je pas de celle qui m'est si chère ! (*en montrant la Comtesse.*)

S C E N E VIII.

LA PRÉSIDENTE DE CANDEUSE,
LE CHEVALIER DE CANDEUSE,
LA COMTESSE D'AURAI,
HENRIETTE, SAINVILLE.

LA PRÉSIDENTE.

JE suis confondu, & je viens pour avoir des éclaircissemens. Je quitte Madame de Flécour, qui m'a dit très - positivement, que mon Fils n'épouseroit jamais Henriette ; qu'elle éroit destinée pour un autre ; (*à la Comtesse*) qu'en vain la fortune du Chevalier vous séduit ; que le Comte ne la croit pas aussi considérable ; que d'ailleurs il aime mieux marier sa Nièce à quelque Gentilhomme peu riche, mais de bonne Maison, qu'au Fils d'un homme de Robbe. Je suis accourue, espérant trouver M. le Comte ; je veux absolument qu'il s'explique.

LA COMTESSE.

S'il eût pu faire de pareilles confidences, elles n'auroient point été pour Madame de Flécour. Le Comte n'est ni imprudent ni faux ; je l'ai vu enchanté du mariage d'Henriette, il n'a pas changé en un moment. Mais enfin, Madame de Flécour vous a-t-elle dit tenir ce qu'elle savoit, de mon Mari.

LA PRÉSIDENTE.

Pas directement ; c'est Madame d'Herbaut qui lui a tout conté, & je vais la trouver, son hôtel est à côté de celui-ci ; il faut absolument nommer ceux qui nous rendent de si bons offices ; donnez-moi la main, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Madame toutes ces démarches sont inutiles ; M. le Comte vous dira lui-même ce qu'il pense. Que vous importe les discours des autres !

LA PRÉSIDENTE, (*avec humeur*).

Tout m'importe, Monsieur, je veux connoître mes amis, mes ennemis ; je veux toujours savoir qui je dois aimer ou haïr. Avec votre discrétion, votre prudence, vos égards, on est la dupe de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Souvent l'éclat qui suit les explications, fait

D iij

plus de tort que le silence, & nous sépare de la société.

LA COMTESSE.

Les explications ne brouillent jamais les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Elles sont toujours dangereuses... d'ailleurs la politesse exige.....

LA PRÉSIDENTE.

La politesse est une fausseté qui fert la calomnie. J'ai vu des femmes accueillir les auteurs des histoires qu'on avoit fait d'elles, & donner lieu par cette conduite, de croire qu'elles avoient besoin de ménager les méchants. Comment les connoître ces méchants, si on ne les démasque pas? Comment se défendre, si l'on ne fait pas que l'on est accusé? Si Madame la Marquise de Canaple savoit que Désignie passe pour son amant, elle cesserait peut-être de le voir. Si Madame la Comtesse de Ranieval n'ignoroit pas qu'on la regarde comme une personne qui sait fixer la fortune, passerait-elle des jours entiers au jeu? Le petit Comte de Glaissel n'a point d'âmes capables de l'avertir qu'on soupçonne sa bravoure. M. Derville est méprisé, moins par la cause de sa fortune que par l'abus que sa femme en fait; le faste de cette Financière est ridicule. Et Madame.....

LE CHEVALIER.

Eh ! ma Mère..... Pourquoi tous ces détails?

LA PRÉSIDENTE.

Pour vous prouver, Monsieur, qu'il ne faut être ni soupçonné, ni accusé, ni raillé, & que l'expérience que j'ai du monde, est plus sûre que votre méthode.

(*Elle sort, le Chevalier aussi*)

SCENE IX.

LA COMTESSE D'AURAI,

SAINVILLE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

Il faut supporter les défauts qu'on ne peut détruire ; elle est vive, mais elle est bonne ; j'aurois tort de me fâcher, votre fortune, Henriette, mérite bien quelques complaisances de ma part. Le Comte ne tardera pas à venir, je vais l'attendre ; je saurai bientôt s'il est contraire à mes projets, (*à Henriette*) suivez-moi.

(*Elles sortent.*)

SAINVILLE, seul.

Ma Mère est, je crois, la première femme qu'on ne puisse brouiller avec une autre (*au Comte qui entre*) ah ! mon Père, je vous attendois avec impatience.

Dix

SCENE X.
LE COMTE D'AURAI, SAINVILLE.

LE COMTE.

ET qu'as-tu donc de si pressé à me dire ?

SAINVILLE.

Ma Mère vous attend, pour vous demander une explication, je dois vous prévenir sur ce qu'elle veut savoir.

LE COMTE.

Mais elle me le dira mieux que toi.

SAINVILLE.

Non, sûrement. La Présidente est venue se plaindre de quelques plisanteries faites sur le compte du Chevalier ; elle vous accuse Cependant, tout ce qu'on a dit, vient de moi.

LE COMTE.

! De toi ?

SAINVILLE,

Oui. Oui. Mais il ne faut pas qu'on le sache ; & je voudrois que vous vous chargeassiez de tout. sans entrer dans aucun détail.

LE COMTE.

Il faut savoir ce que tu as dit.

SAINVILLE.

Si vous vouliez traiter l'affaire à fond ; mais cela n'en vaut pas la peine. Avouez tout & riez de tout.

LE COMTE.

Ma femme, tu le fais, n'aime pas que je plaisante trop long-tems ; je la fâcherois.

SAINVILLE.

Elle finira par tire, avec vous. Son sérieux ne tient jamais contre votre gayeté.

LE COMTE.

Mais encore faut-il que je sois en état de répondre à ses questions. Candeuse est au moment d'épouser Henriette ; ce n'est pas trop bien prendre son tems, pour en mal parler.

SAINVILLE.

Est-ce que ce mariage ne vous déplaît point ?

LE COMTE.

Non. Je le trouve très-heureux pour Henriette.

SAINVILLE.

C'est qu'il me déplaît à moi.

LE COMTE.

Et de quoi te mêles-tu, je te prie ?

SAINVILLE.

Vous ne penserez donc jamais à me marier ?

LE COMTE.

Quelle fureur de mariage t'a-t-il donc pris ?
amoureux le matin, époux le soir.

SAINVILLE.

Il faut bien avoir un but & tâcher de s'y rendre.

LE COMTE,

Oui. Mais sans se presser. Le bonheur qu'on espère ne s'y trouve pas toujours

SAINVILLE,

Est-ce au plus heureux des hommes à vouloir inspirer de pareilles craintes !

LE COMTE

Crois-tu qu'il y ait beaucoup de femmes comme la mienne, raisonnable & tendre ? Pensentu que l'on fasse souvent des mariages comme le nôtre ?

SAINVILLE.

Oui, tous ceux où l'amour préside.

LE COMTE.

Rarement il préside ; plus rarement encore il suit.

SCENE XI.

LE COMTE ET LA COMTESSE
D'AURAI, SAINVILLE.

LA COMTESSE.

IL faut bien que je vienne vous chercher ; car je vous attendrois en vain, quand vous êtes avec Sainville.

LE COMTE, (*riant.*)

Il me disoit des choses fort intéressantes ; vous en pouvez juger. J'allais cependant me rendre à

vos ordres ; mais pour vous dire que je ne veux pas que vous grondiez , & que la Présidente fait toujours grand bruit pour peu de choses.

LA COMTESSE.

Il est tout simple que cette femme réponde à ce que l'on dit contre son Fils , & qu'elle cherche à connoître votre façon de penser ; d'ailleurs elle est incapable de tromper sur sa fortune.

LE COMTE, (*regardant Sainville.*)

Aussi n'en a-t-on point parlé.

SAINVILLE, (*faisant signe au Comte.*)

Un peu..... un peu , mon Père,

LE COMTE,

Peut-être quelques mots en l'air,

LA COMTESSE.

Est-ce à Madame de Flécour , ou à Madame d'Herbant ?

LE COMTE, (*regardant Sainville.*)

Je ne sais.

SAINVILLE, (*sans regarder personne*)

Elle a nommée la dernière.

LE COMTE, (*à Sainville.*)

En es-tu sûre ?

LA COMTESSE.

Vous rirez tant qu'il vous plaira ; mais je ne suis point contente de vous. Cependant j'avois quelques soupçons sur un autre , (*regardant Sainville.*)

LE COMTE.

Sur qui ? Sur mon Fils ? Ah ! il est incapable.....

SCENE XII.

LA PRESIDENTE DE CANDEUSE,

LE COMTE D'AURAI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS
DE SAINVILLE.

LA PRESIDENTE.

JE vous fais mes excuses, Comtesse ; ce n'est point Monsieur, (*en montrant le Comte*) qui a parlé. Une personne moins essentielle dans cette affaire, est la seule coupable.

LA COMTESSE.

Je ne vous entendis point. Que voulez-vous dire ?

LA PRESIDENTE.

Que tout ce qu'a raconté Madame d'Herbaut vient de Sainville, dont la trop grande légereté l'empêche souvent de sentir la conséquence de ce qu'il dit. Je n'y pense plus, j'aime Henriette, je la regarde dès-à-présent comme ma Fille, & croyez qu'elle sera la plus heureuse des Femmes., Tout ceci m'a fait oublier des gens qui m'attendent chez moi ; j'y vais & reviens dans

l'instant, pour signer le contrat ; nous passerons la soirée ensemble. Je ne fais ce que mon Fils est devenu, je n'ai pas voulu qu'il me suivît ; je le ferai chercher pour qu'il vienne nous rejoindre. *Elle sort.*

S C E N E X I I I. LE COMTE, LA COMTESSE, SAINVILLE.

LA COMTESSE.

CETTE femme a le meilleur cœur du monde (*à Sainville*) Et vous devriez être hon-
teux de votre conduite.

LE COMTE.

N'a-t-il pas fait un grand crime ?

LA COMTESSE.

Plus grand que vous ne pensez. Que l'on s'amuse quelquefois du ridicule des autres, c'est toujours un tort ; mais il est toléré dans le monde ; on a fait rire, on est satisfait, quoi-
qu'il me semble que le rôle de plaisant soit peu digne d'un homme raisonnable.

Mais que l'on cherche à brouiller des amis ; c'est une noirceur qui ne peut plaire à personne. Vous accoutumez votre Fils à traiter de baga-
telles ce qu'il fait, ce qu'il dit ; vous voulez

qu'il soit agréable dans la société, par le peu d'importance qu'il met à tout ; qu'il connaisse les hommes plus par leurs défauts, que par leurs vertus. Vous l'avez conduit insensiblement à devenir étourdi, tracassier, méchant ; enfin je n'oublierai jamais sa conduite dans cette journée. Quoi ? je trouve une fortune considérable pour Henriette ; Sainville pour s'amuser seulement, détruisoit, sans la bonté de la Présidente, tout le fruit de mes soins !

LE COMTE, (*après un silence.*)

Aveue-le moi, mériete-tu ce que ta Mère vient de dire ?

SAINVILLE.

Oui, mon père ; j'ai des torts plus que je ne pensois : Madame a jeté dans mon âme un rayon de lumière, qu'un sentiment dont je ne suis pas maître, obscurcissoit. Si vous saviez les véritables raisons qui m'ont fait agir..... Vous me trouveriez moins coupable.

LA COMTESSE.

Non ; Sainville, une mauvaise action ne change pas de nature par son motif. C'est à l'aide d'un mensonge, que vous avez voulu déobliger Henriette, ou la servir, comme vous voudrez. Mentir est un défaut auquel on se livre sans s'en appercevoir. D'abord c'est pour s'amuser, bientôt

pour se défendre, ensuite pour déshonorer ceux dont les mœurs font la censure des vices.

Je vais retrouver Henriette ; j'espère qu'elle ne me fera nulle question sur ce qui s'est passé ; car je ne voudrois pas être obligée de convenir que vous ne méritez pas son estime.

(*Elle sort.*)

S C E N E X I V.
LE COMTE D'AURAI, SAINVILLE.

LE COMTE.

EH bien, mon Fils !

SAINVILLE.

Eh bien, mon Père ! Si vous m'eussiez écouté, je n'aurois pas fait toutes les folises qu'on me reproche. Je vous ai dit qu'il dépendoit de vous de me rendre heureux ; que j'aimois

LE COMTE *avec impatience.*

Qu'a de commun t'en amour avec tout ceci ?

SAINVILLE.

Si la personne que j'aime éroit cause

LE COMTE *vivement.*

J'autois très mauvaise opinion de son caractère.

SAINVILLE.

Quoi ? vous ne m'entendez pas ; j'aime

LE COMTE.

Tu me l'as dit, abrégé.

SAINVILLE.

Une personne aimable.....

LE COMTE.

C'est toujours comme cela.

SAINVILLE.

J'ai besoin de toute vorre bonté, de votre pi-
tié même ; ne me repoussiez pas...

LE COMTE, *avec tendresse.*

Mais parle donc... Cette femme est-elle de
ma connoissance ?

SAINVILLE.

Oui, mon Père,..... & même vous l'a-
imez beaucoup.

LE COMTE (*rêvant un peu.*)

Je l'aime.... C'est donc.... Henriette...
Cela n'est pas possible !

SAINVILLE.

Jusqu'à présent j'avois cru ne sentir pour elle
qu'une amitié toute simple ; je n'éprouvois point
ces désirs qui caractérisent l'amour ; j'étois oc-
cupé d'Henriette, mais je croyois que c'étoit l'ef-
fet du décevrement où me laissoient les femmes
que je voyois ; ma mère ne vouloit pas la marier,
je regardois ma cousine comme une compagne
avec laquelle je passerois ma vie ; j'étois heureux,

car

car j'étois tranquille : ce matin on m'annonce qu'elle épouse Candeuse ; le trouble me faisit ; je cherche à démêler ce qui se passe en moi ; mes yeux incertains rencontrent ceux d'Henriette ; la foudre n'est pas plus prompte que la révolution qui s'est faite dans mon ame. J'ai senti tout-à-la fois, l'amour, la jalouſie, la haine. L'idée de voir Henriette au pouvoir d'un autre ma fait perdre la raifon. Je suis devenu maussade, tracassier, menteur. J'ai voulu brouiller la Présidente & ma mère ; insinuer que le cœur d'Henriette étoit prévenu ; j'ai fait quelques visites pour mal parler des Candeuses, j'ai dit quelques vérités ; il se peut que dans l'état violent où j'étois, j'aye trop outré les chofes.

LE COMTE.

Quelle conduite, mon fils ! Elle m'étonne au point que je ne puis vous répondre.... Il est inutile de penser à votre coulīne ; jamais votre mère ne vous l'accordera ; Quand je lui parle-rois de votre amour, je ne la persuaderois pas ; elle m'accusera de trop de complaisance pour vos fantaisies ; croyez moi, ce seroit une démarche inutile.... Renoncez à votre tendresse, elle n'est peut-être pas aussi vive que vous le pensez...

SAINVILLE prenant la main du Comte.

Il n'est plus tems de me donner des conseils....

E

Mon Père, avez-vous cessé d'être cet ami si sensible à mes plus faibles chagrins, à mes plus simples plaisirs?... Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, au nom de cet amour dont vous feignez de croire qu'on se dégage aisément, vous qui en avez senti le pouvoir.... Au nom d'Henriette accordez-moi ce que je demande. Pressez, vous obtiendrez.

LE COMTE.

Mais Henriette vous aime-telle?

SAINVILLE.

Je ne sais... feroit il impossible qu'elle eût éprouvé les mêmes sentiments que moi?

LE COMTE.

Ce feroit un très-grand malheur; car enfin, votre mère a donné sa parole.

SAINVILLE.

Ah! résistera-t-elle au plaisir de faire le bonheur de son fils, quand vous l'en follicitez!

LE COMTE.

Mais songe donc qu'il faut que je paroisse t'approver, qu'il faut l'engager à rompre ouvertement avec des personnes qu'elle estime.... Je ne puis me résoudre....

SAINVILLE aux gendoux du Comte.

Mon père, il y va de ma vie.

LE COMTE.

Je ne puis te refuser.

SAINVILLE *se levant, embrasse le Comte.*

Ah! J'ai retrouvé mon ami.

LE COMTE.

Laisse-moi; je reviendrai te rendre compte de
ce que j'aurai fait.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Il fait nuit, il y a des lumières.

LA COMTESSE D'AURAI *entrant par un côté du théâtre.*

SAINVILLE, *par le côté opposé, & voulant se retirer.*

LA COMTESSE.

RESTEZ. Ce n'est pas moi que vous cherchez ici; mais je viens vous faire ma réponse.

SAINVILLE *à part.*

Ah, Ciel! que va-t-elle m'apprendre!

LA COMTESSE.

Je ne vous reprocherai point les torts que vous avez eus; je ne vous ferai pas un crime de l'amour que vous dites ressentir pour Henriette; je le suppose même aussi fort que vous l'annoncez; je me borne à une seule question. Croyez-vous qu'il suffise d'aimer sa femme pour être heureux?

SAINVILLE.

Oui, Madame, j'en suis persuadé; &....

LA COMTESSE.

Si je vous prouve le contraire?.... Si je vous

apprens que ce qui vous semble un bonheur, est une chimère que le temps détruit?.... Vous ne voyez que des plaisirs; bientôt vous ne trouverez que des peines. Des amis perfides viendront vous insinuer le tort que vous vous êtes fait en sacrifiant la richesse à l'amour; ils vous plaindront de n'avoir écouté que votre cœur; ils vous persuaderont que vous ne pouvez être heureux, que vous ne l'êtes pas: êtes-vous bien sûr de ne laisser jamais entrevoir à votre compagne les regrets dont vous serez tourmenté? Vous n'en pouvez répondre; la plus légère brouillerie peut devenir une occasion de reproche; si votre femme est sensible & fière, vous êtes à jamais défunis; plus elle auroit été tendre, plus elle sera révoltée; vous ne trouverez que des frondeurs, des mépris; vous n'aspirez peut-être qu'au bonheur d'une séparation, & vous ferez l'indécente démarche que les loix autorisent, mais que l'honnêteté désavoue. Les ames viles qui seront cause des chagrins que vous aurez éprouvés, tiront du soin que vous aurez pris d'en instruire le public. Sans amis, sans consolation, odieux à vous-même, vous détesterez la foiblesse de vos Parens, & vous traînerez des jours malheureux, dévoré de la cruelle certitude qu'ils devoient être brillants.

SAINVILLE.

Ce tableau, tout affreux qu'il est, n'a rien de redoutable pour moi. Je ne crains pas les faux amis ; on ne tient point de mauvais propos à ceux qui ne savent pas les entendre. S'il est des hommes capables de mal agir avec leurs femmes, ils méritent le sort que vous m'annoncez ; mais croyez qu'ils n'ont pas été conduits par des sentiments bien purs. Si vous examinez les personnes que vous pourriez me citer, vous verriez que des circonstances les ont déterminées plus que la tendresse. Je n'ai pas encore beaucoup d'expérience, & cependant j'ai déjà vu que l'amour sert bien souvent de voile aux vices. On affecte des passions pour se livrer au désordre. Vous me défiez, pour ainsi dire, de répondre de moi ; ignorez-vous qu'on est toujours maître de ses procédés. Pénétré d'un sentiment qui fera mon bonheur, convaincu de mes devoirs, ma femme que j'aurai choisie, pourra-telle devenir l'objet de mon indifférence & de mes injustices.

LA COMTESSE.

Mon fils, l'amant peut disparaître.

SAINVILLE.

Mais l'honnête homme reste. Ma mère, prenez plus de confiance dans une âme formée sous

vos yeux ; ma façon de penser n'est pas l'ouvrage d'un mercenaire occupé de plaire par une basse complaisance ; c'est un Père attentif, ferme & tendre ; une Mère éclairée, décente & sensible, qui m'ont donné la plus réelle, la plus solide éducation, l'exemple de mes Parens. Croyez qu'en demandant Henriette pour épouse, je m'engage par le serment le plus saint à conserver dans toute sa pureté le sang que vous avez fait passer dans mes veines. Où cacherois-je ma honte, si je cessois d'être estimé de vous !

LA COMTESSE.

Sainville, vos discours me persuadent de l'honnêteté de votre âme ; & je serois même séduite si je pouvois l'être. Mais vous connoissez les loix de l'honneur ; j'ai donné ma parole, je n'y manquerai pas. Henriette étoit digne de vous, & malgré la ferme volonté où j'étois de vous procurer une grande fortune, je sens que j'aurois peine à me défendre de vos instances si j'étois libre. Gardez les sentimens que je découvre en vous, ils feront un jour votre bonheur.

SAINVILLE.

Il n'en est plus pour moi, Madame, s'il faut renoncer à ma chère Henriette. Je n'espére & n'exige pas que vous retiriez votre parole ; quoi-

que cela ne feroit point une chose inouie ; mais différez au moins pour quelque tems un mariage que je ne puis souffrir ; quelques circonstances pourront alors vous dégager.

LA COMTESSE.

C'est à-dire, que vous ne croyez pas que c'est manquer à sa parole, que de chercher les moyens d'éclater l'obligation de la tenir.

SAINVILLE.

Non, si les moyens ne viennent pas de vous. Que fçait-on ? La Présidente peut changer d'elle-même ; elle ne se pique pas d'une grande exactitude.

LA COMTESSE.

Quelle honte alors pour Henriette d'être abandonnée par des personnes qui l'ont recherchée !

SAINVILLE.

Si je remplace l'époux qu'elle perdra, on croira sans peine qu'elle a voulu me donner la préférence ; je vaux Candeuse, je crois, à tous égards.

LA COMTESSE.

Les biens considérables dont il jouit.....

SAINVILLE.

Eh ! Madame. Est-il possible que vous vous occupiez sans cesse de la fortune, vous qui la méprisez !

LA COMTESSE.

Je puis penser pour moi autrement que pour les autres..... Mon fils, il ne vous reste plus qu'une ressource.... éloignez-vous pour quelque tems ; quand vous ne verrez plus Henriette vous serez tranquille ; l'habitude d'être avec elle vous a peut-être fait croire que vous ne pouvez vous en passer ; le tems vous éclairera sur vos véritables sentimens.

SAINVILLE.

Parce que vous ne voulez pas que j'épouse Henriette ; il faut que je me sépare des seules personnes qui pourroient adoucir mes chagrins. Ah ! ma mère !.....

un moment de silence.

SCENE II.

**LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE,
SAINVILLE.**

LA PRÉSIDENTE.

J'ai trop tardé, sans doute, mais je n'ai pu me débarrasser plutôt des importuns ; je suis enfin à vous, libre de tout soin ; jamais je ne me suis sentie de si bonne humeur. N'est-il pas vrai, Comtesse, que le bonheur que l'on procure répand dans l'ame une joie bien précieuse ? Vous l'éprouvez comme moi.

Je comptois trouver le Chevalier ici.... Le Bijoutier l'aura fait attendre ; ce qu'il a choisi est charmant.... Vous avez vu les pierreries ce matin ? Tout vous plaira de même..... Sainville , on signe le contrat ce soir , on se marie demain , & dans trois jours je veux que votre nouveau cousin soit votre meilleur ami. Je l'ai grondé sur ce qu'il étoit trop sérieux avec vous , il m'a promis qu'il se mettroit à votre ton. Quand on est uni & qu'on s'aime , les caractères se rapprochent aisément... (à la Comtesse) mais qu'a-t-il donc encore ? Il me paroît bien triste.

LA COMTESSE.

Un voyage qu'il ne comptoit pas faire dérange le plaisir qu'il se promettoit. Il est fâcheux d'être obligé de rejoindre son Régiment , quand on a des fêtes chez soi ; il part demain.

LA PRÉSIDENTE.

J'en suis très-fâchée, Comtesse... Mais il faut obtenir un congé... Je m'en charge ; si vous voulez ; je veux absolument qu'il soit à notre mariage. J'aimerois mieux le différer que de le célébrer sans lui....

SAINVILLE , vivement.

Oui , Madame , vous avez raison ; je mérite qu'on ait cet égard... & je vous en aurai , je vous jure , une obligation infinie. A mon retour. on....

LA COMTESSE.

Vous abusez des bontés de Madame, mon fils; & vous desobligez Henriette & Canduse. Le Chevalier se plaindroit à juste titre d'un retard fondé sur une cause si peu intéressante. Vous ne serez point à la célébration des Noces. Eh! bien nous célébrerons votre retour; ce sera fêtes pour fêtes... si vous revenez plus raisonnable sur-tout. Le Comte est avec le Notaire chez moi, si vous voulez, Présidente, nous nous y rendrons; & mon fils ira songer à son départ.

SAINVILLE, à la Comtesse.

Madame, un moment.

LA PRÉSIDENTE.

Mais s'il a quelques choses à vous dire, je vous laisse.

LA COMTESSE.

Eh! non, tout est dit entre nous.

S C E N E III.

SAINVILLE, HENRIETTE entrant par le côté de l'appartement du Comte.

SAINVILLE seul.

Tout espoir est perdu pour moi.... Et mon Pere m'abandonne. (courant au-devant d'Henriette.)

Ah ! c'est vous ; c'est vous que je vois enfin ,
Henriette ! je vais donc vous perdre !

HENRIETTE.

N'ajoutez point vos regrets aux miens ; je n'aurais pas la force d'en triompher.

SAINVILLE.

Vous épousez Candeuse ! est-il possible ? Vous dîsez que vous ne l'aimiez pas. Vous l'acceptez cependant ?

HENRIETTE.

On ne me l'a point offert , Sainville ; on me l'a donné ; il faut obéir. Mais je ne scais ce qui se passe dans mon ame , un trouble affreux l'agite. Plus j'approche de l'instant qui doit m'unir à Candeuse , plus je sens d'éloignement pour lui. L'idée d'un engagement éternel ne peut seule faire éprouver une douleur aussi vive ; il me semble que je suis réservée aux plus grands malheurs , dès l'instant que j'aurai quitté cette maison. Quel attrait enchanteur m'y fixe ?... Quand ce moment devroit être le dernier de ma vie , je en serois pas dans un état plus cruel.

SAINVILLE.

Il en est un plus terrible que le vôtre, Henriette ; c'est celui où je me trouve.

HENRIETTE.

Vous ? Et quel chagrin peut altérer le bonheur dont vous jouissez ?

SAINVILLE.

Dites le bonheur dont je jouissois, & que je n'ai pas connue. Au sein de ma famille, maître de vous voir à toute heure, je vivois dans une paix profonde ; je n'imaginois point de malheur Henriette me pardonnerez vous ce que je vais dire. dans le moment où vous êtes à Canduse ; je devrois, sans doute, garder le triste secret qui me dévore. . . . Ah ! du moins vous me plaignez. En vous donnant à quelqu'un que vous n'aimez pas, votre cœur indifférent sur les objets qui vous environnent, n'éprouvè que les souffrances de la contrainte. Mais en vous perdant, le désespoir remplit mon ame. Je vous vois passer dans les bras d'un autre, quand l'amour le plus vif vous appelle dans les miens ! Ne s'est-il donc caché dans mon cœur que pour se faire sentir avec plus de violence ! J'ai tenté vainement de rompre votre mariage ; je me suis apperçu trop tard de mes sentimens ; je vous aime enfin.

HENRIETTE, [après un peu de silence.]

Je pardonne à votre situation l'aveu trop indiscret que vous venez de me faire ; vous sentez vous-même qu'il falloit cacher votre amour ; avez-vous bien songé à ce qu'il a de dangereux pour moi ? Mon cœur que vous croyez indifférent,

peut-il être insensible à la perte du vôtre ? Vous augmentez mes chagrins & mes regrets.

SAINVILLE, [vivement.]

Ah ! si mon amour vous touchoit ; si vous partagiez ma tendresse & mon désespoir ; si vous étiez persuadée que notre bonheur seroit d'être unis l'un & l'autre ; vous pourriez,

[Il s'arrête.]

HENRIETTE.

Que puis-je dans les circonstances où je suis.

SAINVILLE.

Que ne pourriez-vous pas ! Vous êtes libre encore ; ma Mère n'aura pas la cruauté de vous contraindre. Henriette m'aimez-vous ?

HENRIETTE.

Vous êtes certainement l'objet le plus cher à mon cœur. Votre esprit ranime le mien. Il semble que je ne pense , que lorsque vous me parlez. Rien ne peut exprimer le charme que je trouve à vivre avec vous. Mais cette situation n'est point nouvelle ; je l'éprouve depuis que je suis ici. Tout ce que j'ai pû lire sur les effets de l'amour ressembleroit assez à ce que je sens Ce que j'en entends dire , ce que je vois dans le monde est si différent , que je crois

n'avoir pour vous que de l'amitié..... Mais que cette amitié est tendre !

SAINVILLE.

Non. Vous m'aimez ; j'ose vous le dire ;
croyez-en votre cœur ; croyez-en ma tendresse.
Le charme que vous éprouvez avec moi, n'est
que l'effet inconnu d'un feu que l'amour répand
dans votre ame..... Vous ignorez ce que je
sens trop bien; [*il se met aux genoux d'Henriette*]
cédez au sentimens qui vous parle.....
Consentiriez - vous à devenir l'épouse de Can-
deuse , si vous pouvez être la mienne !

HENRIETTE.

Un pareil espoir me seroit-il permis !

SAINVILLE.

Je ne puis être heureux , sans vous.

HENRIETTE.

Eh! je ne puis être heureuse avec un autre.

S C E N E I V.

SAINVILLE , HENRIETTE.

CANDEUSE

CANDEUSE, (*entre par la porte du
jardin & sort à l'instant.*)

AH!

HENRIETTE, (*à Sainville, qui est
encore à genoux.*)

Ciel ! Candeuse vous a vu ; levez-vous.

SAINVILLE, (*se relevant.*)

Mais, je n'ai vu personne, par où....
comment.....

HENRIETTE.

Par le jardin..... Il nous a vu, vous dis je.

SAINVILLE.

Eh, bien ! Henriette, ce moment décide de
mon sort..... Je vais trouver Canduse.

HENRIETTE.

Arrêtez..... qu'allez-vous faire ?

SAINVILLE.

Vous obtenir de lui-même.

HENRIETTE.

A quel éclat m'exposez-vous, & quel
danger osez-vous courir

SAINVILLE.

C'est pour éviter cet éclat au contraire.....
des dangers, je n'en connois point quand il
s'agit de vous.

HENRIETTE, (*tenant Sainville.*)

Non, vous ne sortirez pas.....

SAINVILLE.

Henriette, les momens sont chers, & mon
amour vous répond du succès.

(*Il s'échappe.*)

SCENE

S C E N E V.

HENRIETTE *seule.*

SAINVILLE..... il ne m'écoute pas..... Je suis au désespoir. (à la Comtesse qui entre.) Madame..... votre Fils.

S C E N E V I.

LA COMTESSE, HENRIETTE,
LA COMTESSE.

MON Fils..... que fait-il ?....

HENRIETTE, (à part.)

Que vais-je dire..... Si vous saviez....

LA COMTESSE.

Mais expliquez-vous donc.....

HENRIETTE.

Sainville cherche Candeuse.....

LA COMTESSE.

Eh ! pourquoi ?..... Seroit-il possible....

Seriez-vous cause....

HENRIETTE.

Je ne suis point coupable..... mais je ne pouvois empêcher Sainville de m'apprendre qu'il m'aimoit..... avois-je pû le prévoir !....

LA COMTESSE.

Eh ! bien ?

HENRIETTE.

Je n'ai pas su lui cacher que je l'aime..... & j'en suis bien punie par l'effroi mortel qui s'est emparé de mon ame. Candeuse a surpris Sainville à mes genoux.....

LA COMTESSE.

Oh ! Ciel..... que faire.....

F

SCENE VII.

LE COMTE D'AURAI,
LA COMTESSE, HENRIETTE,
LA COMTESSE.

COMTE, courrez après votre Fils.

LE COMTE.

Pourquoi ? que voulez-vous dire ?

LA COMTESSE.

Sainville désespéré de ne pouvoir obtenir
Henriette. la dispute peut-être en ce
moment à Candeuse.

LE COMTE, (avec une sorte d'incertitude.)

Bon ! vous voyez des choses. qui
n'arriveront sûrement pas. D'ailleurs, le
Chevalier n'est pas si violent que Sainville.

LA COMTESSE.

Candeuse doit être aigri par ce qui s'est
passé. . . . ah ! suivez-les, s'il est possible. . .

... Quoi ! Vous restez ?

[Le Comte fait quelques pas & revient.]

LE COMTE, (après un moment de silence.)

Je ferois une démarche irrégulière. . . . &
sans doute inutile.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous sacrifierez à de vains préjugés
les devoirs sacrés de la nature. fatale
Henriette, étoit-ce vous qui deviez faire couler
mes larmes. (Elle se jette dans un fauteuil.)

HENRIETTE, (*s'approchant.*)

Je n'ai pas la force de soutenir votre douleur ; mais je mérite vos reproches. Vangez - vous, Madame, il ne manquera plus rien à mon funeste sort.

SCENE VIII.

GERMONT, LA COMTESSE,
HENRIETTE, LE COMTE.

GERMONT, (*bas au Comte.*)

UN de vos Gens m'a dit, Monsieur, de vous avertir que l'on demandoit à vous parler dans votre appartement.

LE COMTE, (*bas.*)

Sais-tu qui ?

GERMONT.

Non, Monsieur.

LA COMTESSE, (*se levant.*)

Vous sortez ! Ne puis-je savoir. . . .

Je ne vous quitte point.

LE COMTE.

De grâce soyez plus tranquille. Voulez-vous apprendre à tout le monde ce qui se passe ici ? (*à Germont*) Ne laisse sortir personne.

(*Il sort.*)

LA COMTESSE.

Eh ! que m'importe mon malheur ne me justifiera que trop.

F ij

SCENE IX.
LA COMTESSE HENRIETTE,
GERMONT.

LA COMTESSE, (*à Germont.*)

Qui peut avoir demandé le Comte !
GERMONT.

Je l'ignore, Madame ; ce n'est point à moi
que l'on s'est adressé.

SCENE X.
LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE.

Quoï le Chevalier n'est point encore ici !
Le Comte m'a quitté pour le chercher, & je
ne vois ni l'un ni l'autre.

LA COMTESSE, (*embarrassée.*)
Le Comte est chez lui..... quelqu'un l'a
demandé.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous paroissez inquiète ?

LA COMTESSE.

Moi..... Non..... Je suis occupée....

LA PRÉSIDENTE.

Henriette l'est donc aussi ?

HENRIETTE.

Sainville..... qui ne vient pas.....

LA PRÉSIDENTE, (*à la Comtesse.*)

Vous avez tort de l'attendre.....

Pendant
qu'Henriette
parle, la Com-
tesse doit
avoir l'air in-
quiet de ce
qu'elle va
dire.

LA COMTESSE

Comment, j'ai tort ?

LA PRESIDENTE.

Oui. Vous avez voulu qu'il partît demain ; il sera parti ce soir, & sûrement très-fâché ; c'est votre faute aussi ; je voulois qu'il restât.... mais je fais bien encore où le trouver.... Il est chez le Comte..... venez.

LA COMTESSE.

Non, Madame ; cela n'est pas possible.... J'espère voir Sainville avant son départ.

LA PRESIDENTE.

Ce n'est donc pas lui qui vous occupe ?

LA COMTESSE.

Pardonnez - moi. Non, non, Madame.

LA PRESIDENTE.

Ah ! je vous ai deviné ; sûrement, vous craignez que mon Fils n'ait pris un peu d'humeur contre Sainville ; Henriette qui aime son Cousin seroit fâchée de le voir brouillé avec son mari (*elle les prend par la main*) rassurez-vous toutes deux, vous ne rendez pas justice à Candeuse....

GERMONT.

Monsieur le Comte, Madame, vous prie d'entrer un moment chez lui.

LA PRESIDENTE.

Volontiers. (elle sort.)

LA COMTESSE.

Je n'y peux plus tenir.... jamais cette femme ne m'avoit paru si fatiguante... à Germont. Tu ne fais pas ce que le Comte veut d'elle ?

Pendant ceci
un laquais entre & parle
bar à Germont au fonds
du Théâtre.

GERMONT.

Monsieur m'a fait dire seulement, qu'il vous prioit de ne la pas suivre.

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en ai pas la force..... Henriette, que nous préfage tout ceci ?

SCENE XI.

LA COMTESSE, GERMONT.
HENRIETTE.

HENRIETTE, (*appercevant Sainville.*) (*bas.*)

MADAME.... Sainville.....

LA COMTESSE, [*allant à lui.*]

Mon Fils ! qu'avez - vous fait de Candeuse ?

SAINVILLE, [*regardant Henriette.*]
Moi..... Madame..... Je.....

LA COMTESSE.

Henriette m'a tout dit. Parlez..... Tirez-moi de l'inquiétude où je suis ; j'avois crains votre pétulance.... Je vous vois... mais...

SAINVILLE.

Calmez une vaine terreur, Madame. Je ne voulois qu'instruire Candeuse des sentimens d'Henriette & des miens ; & je n'ai mis dans mes discours, que la vivacité que l'amour donne. Le Chevalier n'hésitera pas, je crois, sur le seul parti qui lui reste à prendre. Je vais, m'a-t-il dit avec beaucoup de sang - froid, porter ma réponse au Comte. Je ne pense pas qu'il ait

voulu me tromper, aussi ne me suis-je point obstiné à le suivre.

LA COMTESSE. (avec tendresse.)

Il est au moins plus prudent que vous.

SAINVILLE.

Il est facile de l'être, Madame, quand on n'a point de passion.

SCÈNE DOUZE & dernière.

LE COMTE D'AURAI, LA COMTESSE,
SAINVILLE, HENRIETTE.

LE COMTE, [à la Comtesse.]

JE quitte le Chevalier & sa mère, Madame; Il renonce à regret, m'a-t-il dit, au bonheur de posséder Henriette, puisqu'il n'a pas celui de lui plaire; Sainville est aimé, il doit avoir la préférence. Ne pensez pas cependant qu'aucune idée désavantageuse à notre Nièce l'éloigne du désir d'être son époux; il connoît la pureté de ses mœurs. Sa Mère approuve qu'il rompe des engagemens contraires à nos vœux; dégagée de votre parole, vous pouvez changer le sort d'Henriette....

SAINVILLE, [à la Comtesse.]

Madame vous rappellez-vous l'espoir dont vous m'avez flattez dans le cas où vous seriez libre?

LA COMTESSE souriant.

Comme je n'ai pu prévoir tout ce qui vient d'arriver, je n'ai pu rien promettre; & je suis corrigé d'ailleurs, d'avoir disposé une fois de

88 LES AMANTS SANS LE SAVOIR.

ma Nièce ; accepteroit-elle encore des dons de ma main ? **H E N R I E T T E.**

*Pendant ce
à, Sainville
pas du côté
du Comte.*
Vous voulez me punir du trouble que j'ai causé ; mais après avoir vu ce qui se passoit dans mon cœur ; vous devez sentir combien j'ai souffert, & combien je mérite votre pitié.

S A I N V I L L E, (*au Comte.*)

Ne m'abandonnez-pas dans ce moment.

L E C O M T E, (*à la Comtesse.*)

J'avois promis de vous laisser maîtresse du sort de Sainville ; mais les circonstances me contraignent à ne pas même vous consulter (*prenant Sainville par la main*) Henriette, voilà votre Epoux..... Et je ne crois pas que vous me refusiez.

S A I N V I L L E, (*passe à Henriette & la présente à la Comtesse.*)

LA COMTESSE, (*leur prenant les mains.*)

Souvenez-vous toujours que les Epoux qui se sont choisis, se doivent encore plus que les autres. Que l'estime, la confiance & l'amour règnent entre vous. (*A Sainville.*) Mais devenez plus sage. **L E C O M T E.**

Les étourdis finissent toujours par être raisonnables ; & les femmes tendres sont les plus vertueuses. Ainsi le sort se joue des projets des humains. Je voulois que mon Fils fut complaisant & léger : il est impérieux & sensible. (*A la Comtesse.*) Vous désiriez qu'Henriette vécût dans l'indifférence ; son cœur a trompé votre espoir. On ne détruit point les penchans de la nature.

F I N.

Lû & approuvé, le 21 Juillet 1771, M A R I N.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer ce 20 Juillet
1771. D E S A R Y T N E.

I

